



ENFEERS

TOME 2

HADRIEN DUFOURT

Hadrien Dufourt

Enfers,
tome 2

© Hadrien Dufourt, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2348-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Nialine et Adam Garcia, mes beaux-enfants.

I

« Le paradis est à l'ombre des sabres. *Le sang de tes ennemis te purifiera. Meurs en gloire, car tu renaîtras du feu. À l'âme pure, tout est permis.* »

Apollonia March avait jeté en William Kemerily les torches de ses mots. Après les combats sur la tour de Babel, il était plus que jamais décidé à embrasser ce monde. Il avait soif de savoir et de conquête. Soif d'adoration violente.

Le Vanth gisait de travers à l'ombre d'une oasis. Le vaisseau noir et lancéolé faisait peine à voir ; ses dommages étaient considérables. Il semblait avoir servi de jouet à un tigre. À l'issue de la bataille qui l'avait opposé à Nielsen Holt et ses compagnons, il était venu se réfugier là, quelque part dans la Vallée des Roseaux du *Livres des Morts* de l'Ancienne Égypte.

Plus loin, les Sarrasins étaient de retour au camp, eux aussi. Arabes et Berbères contournaient la dune en colonne, le sabot lourd. Un quart d'entre eux manquait à l'appel après l'assaut désastreux du Palais d'été de Babylone, où le major Holt et les siens les avaient décimés. Ces cavaliers étaient ceux de Tariq ibn Ziyad, ceux de la *Conquista*. Ils avaient pris Séville, Cordoue et Saragosse avant de se heurter à plus fort qu'eux en 732, dans les environs de Poitiers. La malédiction les poursuivait dans la tombe.

Le vieux Maxime March leur avait fait miroiter un retour à la surface, la vie, malheureusement Maxime avait disparu dans la bataille. Les cavaliers de Tariq espéraient désormais ce miracle de sa fille Apollonia.

Kemerily voyait son acolyte, le sergent-chef Russel Rank, se mordiller la lèvre depuis un moment : « Crache le morceau.

— Holt nous a mis une branlée. Je me suis pissé dessus, Bill.

— Y a des treillis en soute.

— Tyrell est remonté à la surface, le p'tit con : ça veut dire qu'on est des déserteurs, maintenant. Ici, on est mort. Là-haut, on est bon pour le peloton ! Putain de putain ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Comme toujours : avancer.

— Mais Bill... Bill ! S'il te plaît... »

Rank répétait cela, cramoisi de colère et d'incompréhension, en se mordant les poings, les larmes débordant de ses yeux fermés fort, petit garçon mal aimé. La traversée des Enfers avait été un tel cauchemar... Et leur débâcle sur la tour de Babel, le coup de trop : « Bill... Je veux rentrer à la maison ! »

Bill Kemerily fut atterré. Rank s'était effondré. Comment pouvait-il espérer retrouver le monde qu'ils avaient laissé ? Leur réalité n'existait plus ; même une carrière de mercenaire était exclue là-haut. Ils étaient allés trop loin. Ils ne pouvaient plus sortir. Ils s'étaient voués à l'Enfer, alors ils devaient aller jusqu'au bout. Le sang, l'illumination, jusqu'au bout.

Kemerily posa un regard d'acier sur ce brave et lui secoua l'épaule : « Tu pues. Va te laver. Et va aider.

— Mais... Bill !

— Notre fortune est faite. Ce n'est plus qu'une question de temps, fais-moi confiance.

— Tu crois ? »

Le *master sergeant* Russel Rank reprit son air crâne et s'exécuta. Il alla aider Itto, grande rouquine athlétique, pilote du Vanth et bras droit d'Apollonia March, à remettre le rafioteur en état.

William Kemerily bascula la tête dans le vent chaud ; le grand aigle tatoué sur son crâne luisait sous sa transpiration. Il voyait la colonne de Tariq disparaître derrière la dune et le soleil glisser entre les montagnes charbonneuses qui clôturaient l'île. Dans le ciel, les rouges de la

coupole de sang qui recouvrait ce continent souterrain se raffermirent alors : il était midi aux Enfers.

Peu après, des étincelles de soudure frémissaient sur le Vanth. Kemerily, Rank et Itto étaient accroupis sur le toit en plein cagnard, occupés à panser les plaies de l'aéronef et aidés dans cette tâche par Jérôme Castillon, rescapé de l'expédition malchanceuse qui les avait précédés. C'était l'un des deux derniers membres d'équipage du Charun, le navire naufragé du vieux Maxime March, descendu au centre de la Terre quatre ans plus tôt.

Jérôme Castillon était un homme grand et sec avec une longue figure marquée par ses voyages. Ses tatouages débordaient de son treillis en se chevauchant les uns, les autres ; cet ancien de la Légion étrangère avait couché plusieurs vies sur ses membres. Ces images d'encre, stupéfiantes et enchevêtrées, comme celles qui peuplaient son esprit, s'estompaient néanmoins sous les infections, pustules, plaques et taches sans nom qui le rongeaient. Castillon se grattait tout le temps ; il toussait à s'en rompre les côtes. Il pourrissait déjà aux Enfers, qu'il portait dans ses plaies.

Russel Rank ne pouvait se résoudre à accueillir ce gars-là en frère, malgré son indéniable courage au feu. Rescapé de l'expédition March, Jérôme Castillon était redevenu sauvage. Quatre ans de perdition avaient forgé en lui un fanatisme glacial. Ses yeux mouillés, dans sa figure burinée, donnaient le sentiment qu'il nourrissait toujours quelque arrière-pensée malsaine. Il tripotait sans arrêt d'innombrables fétiches, ne disait pas un mot et gardait constamment son porte-bonheur rivé au torse, un couteau de chasse. Il avait renoncé à l'or ; et même à revoir le jour. Comment pouvait-on renoncer à la fortune et à rentrer chez soi ?

Peu loquace, Castillon avait une tête farouche, les yeux devenus blancs sous l'effet des feuilles narcotiques qu'il mâchonnait à longueur de journée. Rank avait déjà croisé ce genre de regard chez des individus bien particuliers : les martyrs. Castillon n'avait plus ni raison, ni orgueil, ni vanité, ni même d'origine. L'illuminé semblait suivre un commandement connu de lui seul. De sombres desseins informulés le hantaient et, depuis qu'il dormait à bord du Vanth, Rank craignait d'être éborgné dans son sommeil.

Pour sa part, Kemerily avait jugé Castillon élégant au combat, mais dans le fond décevant. Interrogé sur l'illumination qui semblait guider ses actes, il n'avait pas su quoi répondre. Castillon avait oublié le pourquoi de ses grigris et de ses tatouages ; s'il obéissait à un commandement, il ne savait plus auquel. À l'évidence, il était passé à côté de l'enseignement sacré de Maxime March. Il transpirait le crime, mais pas la révélation. Il ne servait pas les dieux, déplorait Kemerily. Son couteau de chasse était celui, disait-on, qui avait dépecé vive Alexandrine Domacieux : Castillon tuait pour tuer, avec un plaisir immense, sans savoir où menait ce plaisir. Aux Enfers, sa violence était redevenue pure, c'est-à-dire aveugle. C'était un fanatique sans dieu, un cœur vide aux passions sanguinaires. Un sauvage.

William Kemerily, lui, n'était pas fait du même bois. Il avait réalisé son examen de conscience. Il avait fallu la chute de la tour de Babel pour voir l'assassin s'interroger sur lui-même et admettre l'horreur de ses actes. Ses rêves de grandeur l'avaient transformé en barbare.

Depuis la bataille de Babylone, Kemerily ressassait son entrée aux Enfers, où il s'était conduit en tortionnaire et en pillard. Il se revoyait trahir les siens, violer les femmes, fusiller les hommes, poignarder les enfants, blasphémer les divinités, vandaliser les temples et dérober les richesses des Aztèques et des Mongols croisés sur sa route. Quelle folie l'avait pris ? Les Enfers l'avaient libéré.

Il avait semé la désolation, plein de morgue, d'abord dans la jungle aztèque, puis à la tête de sa petite caravane de mutins à travers les montagnes de l'Altai, avec ses baluchons pleins d'or. C'était misérable. Il avait honte. Que valaient ses sacs de brimborions en présence des dieux ? Comment avait-il pu songer à vouloir se remplir les poches dans l'au-delà ? Comment pouvait-on se montrer si indigne de l'enjeu spirituel des Enfers ? Comment ne pas vouloir se prosterner

dans ce temple magistral ? Se retrouver parmi les morts avait été si dur : cela expliquait-il sa violence ?

Les Enfers avaient accueilli tous les membres de l'expédition en faisant ressortir le pire d'eux-mêmes, jugeait-il. Condescendance, racisme, misogynie, cupidité, scélératesse ou incompétence, nul n'était exempt de reproche. Ce constat valait également pour le capitaine Nydon et le major Holt, d'ailleurs. Les uns s'étaient déshonorés avec une brutalité sans nom, à l'image de Kemerily et sa bande ; les autres avec l'illusion de bien se conduire, tels Holt et Nydon, mais quelle différence ? À des degrés divers, ils avaient tous apporté, dans l'autre monde, ce qui jetait l'opprobre sur le leur. Leurs imperfections autant que leur vanité.

Il s'en était pris aux « sauvages », mais le vrai sauvage n'était autre que lui-même, se disait le renégat en faisant le bilan de ses débuts aux Enfers. La Mort avait révélé sa petitesse. Comment avait-il pu se montrer à ce point borné ?

Pour justifier son inconduite, pouvait-il accuser sa hiérarchie ? Ses ordres de mission, entre autres, avaient été de retrouver les survivants de l'expédition March, dans le but de piller leurs découvertes autant que de leur porter secours. La violence du soldat avait-elle pris source dans l'ignominie de ordres reçus ? Le barbare était-il né d'une hiérarchie scandaleuse ? Non, il ne se cherchait pas d'excuse. Il avait adoré chaque instant de sa vie de soudard et d'autant plus grande était la nécessité d'y renoncer.

Il n'existait qu'une seule voie pour traverser le continent des morts, il l'avait enfin compris : se montrer humble, se taire et laisser venir, rendre hommage et attendre d'être invité près de l'âtre pour communier. Pourquoi ne s'en était-il pas rendu compte plus tôt ? Comment avait-il pu rester une brute épaisse ? À quel degré d'incompétence ahurissant l'exploration des Enfers était-elle parvenue par sa faute ? Si la réponse lui échappait, une chose demeurait certaine : il était toujours temps d'apprendre, de grandir et, pour William Kemerily, de se rendre digne du pays qu'il avait d'abord voulu violer.

Ce n'était pas pour autant un saint homme. Il ne cherchait ni pardon, ni rédemption : seulement à se rendre digne des Enfers. Ayant renoncé à l'or, il désirait entrer dans le sein des divinités infernales. Les dieux des Enfers n'étaient pas miséricordieux, ils étaient simplement les dieux. Violents et éblouissants. Cela lui convenait bien. Plutôt que d'incendier leurs temples, il désirait y être admis.

Kemerily aspirait désormais à devenir un authentique fidèle et, s'il ignorait encore à quel saint se vouer, il était persuadé de connaître bientôt la révélation. Quelque part, un dieu l'attendait déjà. Il allait être transfiguré. Mourir et renaître. Il allait tomber en adoration, c'était écrit, Apollonia March n'avait cessé de le lui répéter. Et puisqu'elle lui avait enseigné que, le moment venu, reconnaître le divin supposait d'avoir l'esprit lucide, il déclina les herbes hallucinogènes que Castillon lui offrait en gage d'amitié.

Par moments, Kemerily repensait aussi à cette Kurde avec qui il avait passé une nuit et que le capitaine Nydon avait abattue sur la tour de Babel. Les cicatrices atroces sur le corps de la combattante, il les sentait toujours sous ses doigts. Ici tout l'attirait. D'autres corps impurs l'attendaient.

Les trois renégats ne se parlaient pas. Leur méfiance était palpable. Tous, ils espéraient néanmoins que le Vanth allait redécoller sans tarder et les mener à bon port : Rank à la surface de la Terre, Kemerily à l'illumination véritable et Castillon à de nouvelles passions dévorantes.

Entre deux soudures, ils constatèrent que le camp se vidait. La plupart des guerriers à qui Maxime March avait promis la résurrection au cours de ses sermons exubérants pliaient bagage. Déçus, ils s'en retournaient en leurs royaumes d'origine et des caravanes entières délaissaient la Vallée des Roseaux en formant de longues grappes dans le désert.

« Heureusement, il y en a quelques-uns qui restent ! commenta Itto en coupant son chalumeau. Une poignée de Vikings, des Hittites, des Scythes et des Africains ; Nubiens, je

crois. Une centaine de cavaliers arabo-berbères aussi. Cinq cents guerriers au total nous ont juré fidélité.

— C'est toujours ça, se félicita Kemerily.

— Et pour celui-là, il se passe quoi ? demanda Rank à propos du samouraï aux allures de dragon rouge perché sur la dune et qui, naguère, avait suivi Maxime March dans ses aventures.

— Oh, ce genre-là passe d'un maître à l'autre. Maintenant il protège la fille après avoir servi le père.

— J'espère avec plus de succès.

— Ha ! Ha ! Ha ! C'est sûr. »

Méditatif, Russel Rank contempla, derrière le bushi écarlate, la Vallée des Roseaux avec ses oasis, ses fleuves, ses maisons, ses pâturages, sa luxuriance et devint songeur. Cette faune et cette flore restaient à observer, à inventorier : il aurait pu donner des noms fantaisistes à des essences inconnues, se dit-il, car, chez le sergent Russel Rank, la passion des boutures l'emportait sur le reste. Il avait tout d'un fermier et même d'un naturaliste. Ce soldat d'élite était un druide refoulé.

« Tu comptes nous abandonner ? ironisa Kemerily en lisant dans ses pensées.

— Pourquoi pas ? N'importe qui pourrait vivre ici.

— Honnêtement, Russel, tu te verrais aller à la pêche au silure et traire ces grosses vaches tous les jours ? T'assurer de l'élasticité des pis... » fit Itto au rire gouailleur.

Un rire communicatif. Elle savait désamorcer les conflits. La mine dépitée de Rank les réjouit tous ; même Castillon eut un rictus. Ils remontèrent leurs masques de soudure et les braises se remirent à danser sur la carlingue.

*

Apollonia March était allongée en étoile de mer dans son vaisseau. Sihem, le médecin du Charun naufragé, était désormais à son service. Cette grande tige tunisienne avait soigné son épaule blessée sur la tour de Babel, aidée en cela par les plantes que Rank lui avait conseillées.

Les analgésiques assommaient la patiente. La bataille de Babylone l'avait anéantie. Apollonia ne savait plus quoi faire. Elle avait vu Maxime, son père, disparaître dans l'écroulement de la tour de Babel et cette image ne la quittait plus. Ses doutes l'écrasaient. Immobile sur sa couchette, elle s'entendait respirer dans cet espace utérin sans quitter des yeux le *rameau de mort* que Hel, déesse scandinave, lui avait offert et dont il ne restait que la moitié. Elle jouait sinon du bout du pied avec son autre butin, le morceau de roche noire volé dans le Naraka hindou.

Les réparations de la coque résonnaient confusément autour d'elle, entrecoupées du rire sonore d'Itto, étouffé et lointain. Apollonia n'ignorait rien des querelles de ses sbires. Le moral des troupes était au plus bas. Son navire était devenu une poudrière. Que faire ? Elle hésitait à faire un exemple en se débarrassant d'un homme, auquel cas elle risquait de manquer de muscle à la prochaine escarmouche. Jusqu'à quand Itto allait-elle empêcher ces trois cons de s'entretuer ? Fallait-il appareiller pour nulle part, rien que pour maintenir l'ordre ?

Le soleil pénétrant par l'écoutille arrière glissait lentement à l'entrée du compartiment. Apollonia le regarda stagner d'un œil gourde, se hisser entre les deux montants de sa porte telles deux paumes noires recevant de l'or.

Consciente que cet or éthéré était un visiteur venu recueillir sa confession à son chevet, elle chuchota les mots de Job :

Pourquoi ne suis-je pas morte dans le sein de ma mère ? Pourquoi n'ai-je pas expiré au sortir de ses entrailles ?

Pourquoi s'est-il trouvé des genoux pour me recevoir et un sein pour m'allaiter ?

À présent je serais couchée dans le silence et je dormirais avec les rois et les grands de la Terre, avec les princes qui possédaient de l'or et qui remplissaient d'argent leurs demeures.

Ou bien alors, je n'existerais pas : je serais comme l'avorton mort-né, de ces heureux enfants qui n'ont jamais vu la lumière du jour¹.

Quitter les Enfers était possible. Elle n'avait qu'à y consentir, à laisser le Vanth refaire surface et s'abandonner à la bienveillance du Souffle. Sans doute lui eût-on pardonné de s'être égarée sur les traces de son père. Son entêtement était suicidaire.

Cette lumière lui répondit alors d'une voix jumelle à la sienne, tel un écho prenant vie :

Malheur à ceux qui appellent le mal « bien » et le bien « mal », qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, qui transforment l'amertume en douceur et la douceur en amertume² !

Mais un bruit se fit entendre ; l'un de ses séides approchait, la jeune femme sécha ses larmes en chuchotant vivement sa réponse :

Nue, je suis sortie du ventre de la terre. Nue, j'y retourne³ !

L'Esprit se retira de la lumière qui imperceptiblement pâlit.

Kemerily survint dans la cabine d'Apollonia et s'affala dans un coin. Il rapporta l'état des réparations du Vanth, mais ne rencontra qu'indifférence. La navette était opérationnelle ? Tant mieux ! Apollonia ne savait plus où aller de toute façon... Amarrée au pied des montagnes noires des dieux égyptiens, réputées infranchissables, elle était à court d'idées. Quiconque voulait accéder à la grande île des Enfers devait impérativement passer l'obstacle, puis enjambrer le vide qui séparait les deux rivages. De quelle façon ? Elle l'ignorait. Maxime March lui-même avait buté contre ces montagnes pendant des mois. C'était l'impasse.

Apollonia jeta ses jambes à l'envers contre la cloison et s'alluma une clope. Elle mit une œuvre pour piano, Kemerily posa les pieds contre le rebord de la couchette et ceux de la jeune femme retombèrent sur le matelas. Puisqu'ils avaient du temps à tuer, elle évoqua l'histoire des religions qu'il écoutait toujours avec un intérêt soutenu. Depuis quelque temps, il se montrait avide d'apprendre mais, Apollonia d'habitude intarissable, cette fois les mots s'effilochèrent. Elle ne bougeait plus. Le piano les enveloppait. Kemerily retira le mégot des doigts gracieux d'Apollonia et la regarda dormir comme une enfant.

Cette enfant l'avait envoyé à la mort sur la tour de Babel, se dit-il. Ses véritables desseins demeuraient une énigme pour lui, mais il avait résolu de la suivre. La manière dont elle avait foulé les terres hindoues, puis scandinaves, lui restait en mémoire : en dépit de tout, elle s'y était montrée, disons, compétente. Dans ce pays de fous, elle était la seule à l'être, pensait-il.

Le réveil fut rude, Rank déboulait à l'intérieur : « On a de la visite ! Putain de putain ! C'est... dégueulasse. Venez ! »

Ils se précipitèrent dehors.

¹ Livre de Job : chapitre 3, versets 11-16.

² Livre d'Isaïe : chapitre 5, verset 20.

³ Livre de Job : chapitre 1, verset 21.

Apollonia n'était pas venue secourir son père Maxime March. Ses véritables buts étaient autres et sa détermination inentamable. Et ses prières avaient été exaucées : d'une certaine façon, les raisons de sa descente aux Enfers venaient de prendre corps sous ses yeux.

Devant elle, se tenait la plus exécration figure, au point que tout son équipage, Itto, Kemerily, Rank, Sihem et Castillon, jugea prudent de l'entourer face à ce visiteur repoussant. C'était un nabot visqueux, engoncé dans une sorte de bure fangeuse qu'il agrippait en se dandinant de manière coupable. Sa capuche ombrageait sa tête qui, frappée d'une putréfaction surnaturelle, se dissolvait sans cesse : ses joues, son nez, son front et ses yeux, en fonte perpétuelle, se promenaient dans son visage et coulaient dans sa bouche qui les lapait goulûment. Il se mâchonnait lui-même. Et l'odeur qui se dégageait de lui... Cette odeur...

« La maîtresse de l'humble serviteur souhaiterait te voir, déclara-t-il d'une voix glaireuse. Depuis l'autre côté de la mer de ténèbres, ta prière a été entendue.

— Pourquoi ne vient-elle pas à moi ? répliqua Apollonia.

— Sous le sikhara de Yama...

— Oui ?

— Son nom fut dit et ma visite annoncée. N'as-tu point compris ? Si tu ne venais la voir, la maîtresse de l'humble serviteur serait bien déçue.

— Mais le passage est invisible, objecta Apollonia en pointant l'impénétrable ceinture de bronze autour des montagnes égyptiennes.

— Oh... Pour ton âme, le passage est ouvert », annonça l'ignoble visiteur en se frottant les mains sous sa gluance.

Il rebroussa chemin en direction des montagnes noires et invita l'aventurière à le suivre.

L'équipage restait partagé : « On ne va pas suivre *ça* ! protesta Itto.

— On n'aura pas de deuxième chance, ici il n'y en a jamais, rétorqua Kemerily.

— Ici... Il n'y a que des pièges ! bredouilla Sihem qui avait vu périr un à un tous les membres d'équipage du Charun.

— Elle a raison. On ne va pas suivre *ça* », fit Rank qui serait bien resté quelques jours de plus.

Apollonia se tourna alors vers le seul en qui elle avait confiance pour démêler le vrai du faux dans cette affaire au vu de son expérience, mais il avait disparu. Jérôme Castillon rassemblait déjà ses affaires.

Apollonia n'eut pas besoin de plus. Ses ordres claquèrent : les mercenaires achevèrent les soudures en deux deux et Itto inventoria équipements, vivres, carburant, armes ; le bushi rouge mit les cinq cents guerriers restants et leurs familles en ordre de marche ; Sihem vida la bicoque de Maxime de ses derniers souvenirs. Kemerily, Rank et Castillon, armés jusqu'aux dents, prirent position sur le toit décalotté de l'aéronef qui releva son nez hors du sable.

Apollonia en ressortit en combinaison de combat intégrale, noire, avec son casque ovoïde sous le bras. Le mielleux l'accueillit avec un sourire infect. Il ouvrit la voie et elle n'eut qu'à hocher la tête : le Vanth avança derrière eux avec sa longue escorte de guerriers.

*

Le Vanth et les cinq cents guerriers à pied, accompagnés de leurs familles, longèrent la palissade de bronze qui ceignait les montagnes égyptiennes jusqu'à une fente que nul n'avait encore jamais vue. Le passage était ouvert, comme annoncé par le guide répugnant qui s'y engagea le premier. La colonne suivit. Le guide boitilla sous sa bure dans cette faille rocheuse à la chaleur d'étuve ; une chaleur qui exaltait son odeur fétide. Apollonia, qui marchait avec lui, s'en écarta discrètement.

Ils allèrent de ravins en défilés, puis le bras de mer qui séparait les deux îles souterraines fut enfin en vue. En fait de « mer », il n'y avait pas d'eau du tout : ainsi que Maxime March l'avait